

« Pourquoi l'artillerie lourde ? »

Deux arboriculteurs bio livrent la recette naturelle qui leur a permis de contenir la pression exercée par le puceron cendré accusé d'être à l'origine de pertes catastrophiques par ailleurs.



Saint-Pardoux-Soutiers, mercredi. Kathy Boussiquet et Jean-Fabrice Mimeau ont installé des nichoirs au sein de leurs vergers pour favoriser l'installation des mésanges, précieuses alliées face aux parasites.

PHOTO : CO. MAINE DELAGE

Le puceron fait-il le larron ? C'est la question posée par deux arboriculteurs bio des Deux-Sèvres qui ont souhaité réagir aux déclarations d'Albert Richard parues dans nos colonnes le 7 juillet réclamant le retour de l'acétamipride pour faire face aux dégâts causés par le parasite cendré. Un retour en arrière désormais rendu possible par l'adoption de la loi Duplomb mardi soir ouvrant la porte aux dérogations pour cet insecticide de la famille des néonicotinoïdes étiquetés tueurs d'abeilles. « C'est toujours la même rengaine. Dès qu'il y a un problème, il faut sortir l'artillerie lourde », déplore Jean-Fabrice Mimeau à contre-courant de la course à l'armement chimique voulue par son homologue du Maine-et-Loire pour éviter « la catastrophe » et réduire ses pertes estimées « à 20 % en 2025 » par l'exploitant de Corzé, au nord d'Angers.

S'il ne nie pas la pression « plus forte » exercée cette année par le rava-

geur, le paysan de Saint-Pardoux-Soutiers n'observe pas des dégâts comparables dans ses deux hectares de vergers constitués à 70 % de pommiers. « J'ai peut-être perdu 3 à 5 % maximum de ma production. C'est marginal et c'est un coût que j'accepte de payer car on ne peut pas tout maîtriser. Cela fait partie des aléas quand on travaille avec la terre et le vivant. Il faut être tolérant », confie le Gâtinais « en quête perpétuelle d'équilibre » à partir de solutions fondées sur la nature.

« Le puceron, symbolique de notre capacité de résilience »

JEAN-FABRICE MIMEAU

Arboriculteur.

L'argile calcinée est l'une d'elles. Mélangé à de l'eau et pulvérisé sur les feuilles juste avant et après la floraison, le répulsif entrave la pose et le développement de l'insecte au printemps en les désorientant par

sa couleur et sa texture. Ce traitement est associé à l'utilisation d'huiles blanches dites minérales qui recouvrent et asphyxient les larves et les pucerons.

« Ces méthodes ne sont pas efficaces à 100 % mais elles ne sont ni nocives pour nos arbres, ni pour la faune auxiliaire qui reste notre meilleur allié dans la lutte. Je fais tout pour la préserver », insiste Jean-Fabrice Mimeau qui loue le rôle de régulation rempli par les coccinelles, syrphes et chrysopes.

« On peut toujours en acheter mais c'est extrêmement cher d'autant que les perspectives de réussite sont aléatoires. Moi, je préfère créer les conditions favorables à leur présence et à leur stimulation. »

Depuis trois, quatre ans, des nichoirs ont également fleuri au milieu des pommiers, pruniers, poiriers et autres cerisiers.

Une aubaine pour les mésanges qui ont un garde-manger tout trouvé pour leurs petits avec quelques bat-

tements d'ailes. « Elles mangent des pucerons mais aussi des chenilles, des papillons. De temps en temps, elles donnent des coups de bec dans les fruits mais ça fait partie du jeu. Elles me rendent tellement de services que je ne vais pas me plaindre », lâche le père de famille soucieux de montrer que des alternatives aux pesticides existent et doivent être privilégiées par la profession.

« Ce qui me révolte, c'est d'entendre que l'agrochimie est la seule voie possible. C'est entièrement faux et je ne suis pas le seul à pouvoir en témoigner. L'exemple du puceron est même symbolique de notre capacité de résilience par rapport à des arboriculteurs dépendants des produits phytosanitaires. Aujourd'hui, ce sont eux qui se retrouvent dans l'impasse, totalement impuissants, asservis à ces substances qui ont détruit toute possibilité d'alternative naturelle dans leur exploitation. »

Julien RENON